Autour de quelques mots et récits

Gilbert Lascault

Dans le mot «littérature», Marcel Duchamp percevait *Lits et ratures*. Il y voyait l'un des lieux privilégiés où les désirs se satisfont, se multiplient et s'égarent. Il y voyait également la rature: ce qui barre le désir, ce qui le censure et tend à l'occulter.

•

En 1529, Geoffroy Tory, praticien et théoricien de la typographie publie *Champ fleury. Auquel est contenu l'art & Science de la dene & vraye Proportion des Lettres Attiques, qu'on dit autrement Lettres Antiques, & vulgairement Lettres Romaines proportionnées selon le Corps & Visage humain.*

Lui-même raconte comment les idées lui viennent au lit, comme il fait en quelque sorte l'amour avec les lettres et avec ce qu'elles lui suggèrent: des parties du corps humain. «Me pris (écrit-il) à fantasier en mon lit et mouvoir la roue de ma mémoire, penser à mille petites fantaisies tant sérieuses que joyeuses, entre lesquelles me souvins de quelque lettre antique que j'avais naguère faite.»

Pour lui, le Q par exemple est du côté d'Éros. Il le décrit: «Le Q sort hors de ligne pour ce qu'il ne se laisse escripre en

diction entière sans son compaignon et bon frère V & pour montrer qu'il le désire tousiours après soy, il le va embrasser de sa queue par dessoubz.»

•

Parfois on écrirait des récits fragmentaires à partir des noms qui ont été donnés au sexe de la femme[1]:

— récits religieux ou blasphématoires, histoires d'initiation, messes blanches, noires ou pourpres, cultes païens ou chrétiens: l'autel velu, le château de Vénus, le tabernacle, l'autel de la volupté, le calice, le bénitier, le bréviaire (que sans doute l'on feuillette), le chandelier, la divine cicatrice, le *tu autem*, le temple de Cypris, le paradis, le cloître;

— histoires de lieux; ces lieux sont parfois liés aux paysages: caverne, antre, champ, amoureux sillon, crevasse, jardin d'amour, jardinet, gouffre secret, forêt humide, fourré, pré, vallon, vallée paphienne, vigne du seigneur; d'autres lieux sont le résultat d'activités humaines: un grenier, une grange, une cuisine, un bateau, une boutique (espace des commerces), un atelier, le café des deux colonnes (qui sont les jambes);

— récits guerriers: batterie, canonnière, champ de bataille, tranchée, citadelle;

— histoires d'objets perdus et retrouvés, formant un inventaire particulièrement hétéroclite: anneau, cadran, boîte à ouvrage, boussole, chapeau, chaudron, écoutille, écuelle, mortier, mortaise, bijou, charnière, cognée, coiffe, corbeille, lampe amoureuse;

— bestiaires: angora, bengali, souris, oiseau sans plumes, écrevisse, marmotte, hérisson;

— récits aquatiques: beuvoire de Vénus, fontaine, gouttière, moulin à eau, rivière;

— évocations de bonheurs végétaux: abricot fendu, amande, framboise (qui est le clitoris), coquelicot charnu, pâquerette.

D'autres récits seraient davantage du côté du bizarre. Y interviendraient le miroir brisé, le gnomon, le portefeuille à moustache et le carimara.

•

Nulle intention littéraire en de tels récits. Mais peut-être un sentiment de gêne: ce que, par pudeur, on appellerait la honte des métaphores usées. Chacun ici se raconte des histoires qui le troublent à la fois plus et moins qu'il ne le croit. Ce qui pour d'autres (et habituellement pour lui) serait rejeté comme «bergerie» fade noue *un peu* sa gorge, fait *un peu* trembler sa main, éveille de *légers* souvenirs de sensations, des rêveries vagues de voluptés indécises. À d'autres moments peuvent le troubler des histoires plus précises, plus violentes, sans doute également stéréotypées, simplistes, répétitives. Il est peut-être nécessaire que la plupart des récits et scènes érotiques que chacun se raconte «en son privé» soient en deçà des critères esthétiques: frustes parfois, ou au contraire appartenant à une littérature désuète, à des imageries surannées. C'est du musée vieillot des métaphores épuisées que la plupart d'entre nous tirons des narrations éphémères. Ce qui nous est le plus personnel, ce qui en quelque sorte nous touche au creux de notre chair prend ses matériaux en un grand magasin des accessoires. L'inventivité (lorsqu'elle existe) s'y mêle à de multiples redites et redondances, à des références déjà mille fois répertoriées.

•

De tels récits sont souvent académiques; ils ont des liens (qu'il faudrait un jour examiner) avec la peinture «pompier». L'on connaît l'envoûtement des enfants devant les vieux Larousse en six volumes, qui par exemple reproduisent *Les Énervés de Jumièges* (1880) de Luminais. Simone de Beauvoir et Roger Caillois ont décrit cet envoûtement. Roger Caillois

parle de «la vertu quasi hypnotique» de cette œuvre, du «je ne sais quoi d'irrémédiable et d'opprimant qui se dégage de la toile[2]». On se souvient aussi des tableaux minutieux et pervers du peintre Tonnerre, toiles imaginaires que décrit Pierre Klossowski dans *La Révocation de l'édit de Nantes*.

Les fragments érotiques qui se racontent sont donc parfois du côté du désuet trop codé, parfois aussi du côté de l'analphabétisme qui peut fasciner les plus raffinés. Ceux-ci ont souvent le goût de ce que, dans *Une saison en enfer*, Arthur Rimbaud nomme «les livres érotiques sans ortographe» et qu'il place à côté du «latin d'église» et des «Romans de nos aïeules», non loin des «contes de fées», des «opéras vieux» et des «refrains niais».

Mais peut-être d'autres régions narratives s'ouvrent-elles au désir. D'autres régions où la subtilité et la brutalité, la tendresse et le vertige cesseraient d'être incompatibles, où la complexité des émois et des sentiments se révélerait avec une naïveté joyeuse. Ainsi s'annoncerait, en images et récits, une épopée des corps amoureux. Une civilisation des affinités électives (telle que, sans doute, l'annonce *Le Nouveau Monde amoureux* de Charles Fourier) serait à l'horizon de nos discours qui bégaient encore.

•

Il conviendrait de rêver sans cesse à la jouissance telle que la définit Michel Leiris[3]. De rêver à elle, au moment où nos corps la cherchent et également lorsqu'ils se reposent ou travaillent. «Jouissance: jusqu'où (en jouant) se hissent mes sens?» À la dangereuse et équivoque notion de «sublimation», il faut sans doute préférer cette escalade mystérieuse et ludique où tous les sens (et non pas seulement un organe isolé) se métamorphosent, où les sensations deviennent plus intenses sans qu'un sommet, qu'un paroxysme puissent être définis, où les corps seraient sans honte et sans regrets. La notion (trop souvent employée) de «transgression» serait, elle aussi, inutile. Il n'y aurait nul interdit à briser, nulle frontière à franchir. L'interdit n'est pas nécessaire pour vivre des moments intenses,

pour s'égarer au-delà de tout contrôle, pour tout risquer et parfois tout perdre. Chacun rencontrerait (en lui-même, chez ceux et celles qui l'aiment) des contrées toujours nouvelles à découvrir, des zones du corps à connaître davantage, à tenter d'émouvoir. On admirera la précision de certains textes chinois s'exaltant à distinguer (non pas à la façon des médecins, mais celle des amoureux) chaque élément d'un corps, à le nommer[4]. La «Terrasse du Joyau», c'est le clitoris. Les «Veines de Jade» indiquent l'endroit où les lèvres se rejoignent au-dessous de la vulve. La «Racine dorée» indique la partie supérieure de la vulve. La «Salle des Examens» ses côtés droit et gauche.

•

On aimerait aussi retrouver cette étrange *puissance-timide*, énigmatique, dont parle Marcel Duchamp[5]: «La mariée, à sa base, est un réservoir à essence d'amour (ou puissance-timide). Cette puissance timide, distribuée aux moteurs à cylindres faibles, au contact des étincelles de sa vie constante (magnéto-désir), explose et épanouit cette vierge arrivée au terme de son désir.» On sera fasciné par cette explosion heureuse, liée à la faiblesse et non pas à la volonté de puissance.

NOTES

1. Sur ces noms, lire Marcel BÉALU, *La Poésie érotique*, Paris, Seghers, 1971, Pierre GUIRAUD, *Dictionnaire érotique*, Paris, Payot, 1978.
2. Roger CAILLOIS, *Au cœur du fantastique*, Paris, Gallimard, 1965, pp. 33-34.
3. Michel LEIRIS, *Mots sans mémoire*, Paris, Gallimard, 1969, p. 94.
4. Robert VAN GULIK, *La Vie sexuelle dans la Chine ancienne*, Paris, Gallimard, 1971, p. 167.
5. Marcel DUCHAMP, *La Mariée mise à nu par ses célibataires, même*, (*Boîte verte*), Paris, éd. Rose Sélavy, 1934.